



# Chroniques Camusiennes

**Publication de la Société des Études Camusiennes**

**N° 40 – Septembre**

**2023**

<b>À</b> propos de <i>Oublier Camus</i> : « "Oublier Camus" ou savoir le relire ? »	p. 2
<b>V</b> ie de la Société des Études Camusiennes	p. 3
<b>A</b> ctivités camusiennes	p. 6
<b>D</b> ocuments et analyses	
- Pierre Martot, Camus et <i>Le Mythe de Sisyphe</i> (avec Nicolas Jardin)	p. 12
- Jeannine Hayat, « Trois temps dans la genèse du <i>Premier Homme</i> »	p. 18
- Pierre-Louis Rey, « Camus et les objecteurs de conscience »	p. 24
<b>P</b> arutions	p. 25
<b>S</b> ociétés amies	p. 29
<b>F</b> ormulaire de (ré)adhésion	p. 30

Chères amies, chers amis,

C'est une joie de vous retrouver en cette rentrée. Peut-être aurons-nous la chance de nous croiser au Salon de la revue, les 14 et 15 octobre prochains où nous assurerons, comme chaque année, une permanence. Auparavant, les 1<sup>er</sup> et 2 octobre, certains d'entre nous se retrouveront à Lourmarin autour du beau thème de l'Estival, « Les femmes et Camus ». D'autres encore, début novembre, voleront vers l'Argentine pour réfléchir au statut d'artiste de Camus. En France, et à travers le monde, l'actualité camusienne témoigne d'une œuvre au contenu riche et inépuisable, une œuvre qu'il s'agit de lire avec attention et sans se départir du sens de la nuance cher à son auteur.

Amitiés,

Anne PROUTEAU

Comité de rédaction : Marie-Thérèse Blondeau, Anne Prouteau, Agnès Spiquel, Anne-Marie Tournebize  
societe@etudes-camusiennes.fr

ISSN 2110-1175

© *Chroniques camusiennes*, n° 40, septembre 2023, reproduction possible après autorisation préalable

## « Oublier Camus » ou savoir vraiment le relire ?

« Je demande une seule chose, et je la demande humblement, bien que je sache qu'elle est exorbitante : être lu avec attention. »

Albert Camus

La rentrée éditoriale parisienne s'ouvre avec une vive offensive anti-camusienne à laquelle donne lieu la sortie aux éditions La Fabrique d'un ouvrage d'Olivier Gloag qui appelle à pas moins qu'« Oublier Camus ». Annoncée par de « bonnes pages » en ouverture du site universitaire de référence *Fabula*, sa parution fait l'objet de présentations en tir groupé dans des lieux aussi réputés que le Centre arabe de recherches et d'études politiques, ou des séminaires de l'École normale supérieure ou de l'Université Paris-Cité. La première se donne pour « modératrice » Sarra Grira qui vient de publier sur le site *Orient XXI* une tribune de tonalité à peine moins éradicatrice « Algérie. En finir avec le mythe Camus » : cette auteure d'une thèse savante sur *Autobiographie et engagement* y prétend contre l'évidence des faits que *Le Premier Homme*, publié il y a près de trente ans, « est toujours ignoré » des commentateurs, pour le réduire « à une vision mythologique de la conquête coloniale, qui relève de l'imaginaire réactionnaire ».

Il serait certes salubre d'aller à contre-courant d'un actuel unanimisme médiatique qui, « mythifiant » l'écrivain pour en faire un simple penseur du « juste milieu », l'expose aux récupérations les plus suspectes jusque dans la droite extrême, s'il s'agissait d'en revenir avec la distance et la pondération de l'histoire à la réalité de ses prises de positions, évaluées sans anachronismes contextuels ni méconnaissance du statut différencié de ses différents modes d'écriture. Telle n'est en rien l'approche de Gloag, à en juger par le précédent ouvrage paru en 2020, sous le titre *Albert Camus, A Very Short Introduction* dans le cadre prestigieux de l'Oxford University Press. Comme le met en lumière la lecture très circonstanciée qu'en a proposée notre ami Christian Phéline dans le numéro d'avril dernier de *Chroniques camusiennes* (<https://www.etudes-camusiennes.fr/wp-content/uploads/2023/09/Chroniques-39.pdf>, p. 18-27), tout le propos de ce professeur associé à l'université de Caroline du Nord se limite à décliner d'une manière caricaturale la thèse d'Edward Saïd (*Culture and Imperialism*, 1993), telle qu'elle prospère encore dans des milieux pour lesquels l'anticolonialisme continue de fait à se mesurer au seul degré d'inconditionnalité du soutien apporté au FLN de 1954-1962. Dans cette approche, que Camus ne se soit pas prononcé avant 1960 pour l'indépendance, loin de conduire à en évaluer sereinement les motifs, est ramené à ce que tous ses écrits depuis l'origine n'exprimeraient qu'une apologie inentamée de la domination coloniale. Jugement sommaire qui fait autant violence à l'histoire (en ne rapportant pas les textes à la complexité de leurs conjonctures politiques exactes) qu'à la littérature (en confondant le plus souvent le point de vue du romancier et celui de ses narrateurs ou personnages). Dans leur répétitivité simpliste, les lourdes approximations d'un recours hâtivement idéologique à l'histoire et les surinterprétations d'une lecture qui ignore la distanciation constitutive de toute œuvre de fiction n'ont valu à cette opuscule qu'un accueil mitigé dans le monde universitaire anglo-saxon. Il est cependant à craindre que ce soit par une surenchère que cet auteur et ses soutiens entendent relancer le débat en France, notamment en assortissant l'accusation de colonialisme d'une dénonciation non moins brutale de l'écrivain comme vecteur de l'idéologie patriarcale.

L'outrance même du titre retenu à cet effet pourrait malheureusement dévoiler la vraie visée d'une entreprise où, allant au-delà des excès militants d'une certaine *Cancel Culture*, ce sont des universitaires qui conçoivent leur rôle d'historiens de la littérature comme ceux de procureurs de l'intellect s'autorisant, à l'issue de procès idéologiques des plus sommaires, à écarter de la mémoire collective œuvres et auteurs auxquels ils dénie toute pertinence pour notre temps. Déjà, à la faveur de la présentation à l'ENS, l'« Oublier Camus » de Gloag se dédouble en un « Oublier Camus. Oublier Orwell ». Et l'on ne peut malheureusement exclure que les auteurs d'un tel autodafé immatériel l'étendent, de proche en proche, à toutes autres figures coupables à leur yeux

d'« anticommunisme » ou de « colonialisme ». Pourrait en être victime quiconque, en son temps et à sa manière, aurait dénoncé les conséquences de l'induration stalinienne des sociétés alors d'obédience soviétique ou interrogé les risques futurs, pour le pluralisme culturel et politique, de la manière monopoliste dont était conduite telle ou telle lutte de libération nationale. Hâtive épuration rétrospective de la douloureuse histoire intellectuelle et politique du siècle écoulé qui, si l'on n'y prenait garde, réactiverait la manichéenne injonction à « choisir son camp » que tant de « compagnons de route » des années 1950 s'imposèrent au détriment de toute vigilance éthique et politique à l'égard des traits exclusivistes auxquels n'échappaient pas les forces alors réputées « progressistes ».

C'est donc avec vigilance qu'avant d'y revenir, nous étudierons la teneur exacte du nouvel opuscule de Gloag et serons attentifs aux échos que pourra susciter l'intense promotion dont il fait l'objet.

\* \* \*

Nous pensons intéressant de faire écho à ce texte du *Monde Libertaire* du 2 septembre 2023

### **Oublier Gloag**

Il y a quelques années, le philosophe post maoïste Jean-Jacques Brochier avait publié un *Camus philosophe pour classes terminales* (Lattès 1970), il y était déjà difficile de comprendre quel était le problème d'enseigner la philo en terminale. Ce nouvel opus anti camusien est de la même veine. En 5 chapitres, Olivier Gloag nous explique pourquoi Camus devrait être remis à sa place, avec une mauvaise foi digne de son prédécesseur.

Il expose d'abord en quoi Camus a été un partisan d'un humanisme colonial, peu importe qu'il ait réédité, par exemple, en pleine guerre d'Algérie un recueil d'articles *Misère de la Kabylie*. *Idem*, il tente d'expliquer que Camus n'a pas toujours été abolitionniste au sujet de la peine de mort parce qu'il ne serait pas intervenu auprès des Ministres pour tous les condamnés. Bien évidemment, son discours de Suède est vu au prisme de l'unique dénonciation des exactions du FLN. Là aussi, la réalité du discours ne compte pas.

Enfin, il analyse Camus comme un anti communiste maladif. Pas la peine d'épiloguer, il suffit de reprendre ses interventions sur le communisme aux côtés d'un anarchiste comme Nicolas Lazarévitch ou d'un Louis Mercier pour comprendre que l'anticommunisme de Camus répondait au désir d'émancipation sociale et non de son asservissement. Cerise sur le gâteau, son analyse des réceptions de l'œuvre de Camus, Gloag prend quelques textes de la pensée libérale et fait l'impasse sur les vrais amis de Camus, ses compagnons de doute, selon la belle expression de Fabrice Magone, les libertaires. Tirons l'échelle, fermons le ban et passons à un autre livre...

# Vie de la Société des Études Camusiennes

## ➤ Conseil d'administration, à Paris, le 13 mai 2023

[Ceci est un résumé du compte-rendu ; celui-ci peut être envoyé sur simple demande. Les nouvelles développées par ailleurs dans ce numéro de *Chroniques* n'ont pas été gardées ici.]

Désignation à l'unanimité **des membres honoraires** : Georges Bénicourt, Danièle Leclair, Hans Peter Lund.

### 1) Autour de nos finances

#### - Exposé d'Éric Amis, notre nouveau trésorier

Après s'être présenté, il décrit sa fonction telle qu'il la voit. Il fait le point sur notre trésorerie (15 850 euros de réserves) et sur les adhérents (274, sans compter le Japon et les USA) ; comme beaucoup sont en retard de cotisation, il prévoit une relance avant fin juin.

#### - La déduction fiscale pour les adhérents.

Le dossier à constituer pour être déclaré d'intérêt général est compliqué et beaucoup prennent le risque de proposer la déduction à leurs adhérents sans y être officiellement autorisés. Éric va déposer un dossier, sachant que, sans réponse dans les six mois, c'est acquis.

#### - Le paiement de la cotisation par carte bancaire

Elle facilitera les adhésions et (ré)adhésion. Par Hello Asso, la procédure est rapide. On la décide et on voit avec Malo comment la faire figurer sur le site.

#### - Le dossier CNL a été déposé, avec une demande de 2 500 euros. Réponse en septembre.

#### - La revue en version numérique

Il est trop tard, cette année, pour la démarche auprès de Persée. Alexis va demander conseil et voir comment font les camusiens japonais pour la publication en ligne de *Études camusiennes*

#### - Les Bibliothèques (universitaires et municipales)

9 sont adhérentes, dont une seule reçoit *Chroniques* par internet. Ne faudrait-il pas un abonnement à prix réduit (le prix de la revue + les frais d'envoi) pour les BU et BM ? Agnès et Éric présenteront le dossier au CA de l'automne.

### 2) Informations

#### - Les Trobades de Minorque ont été une réussite (voir compte-rendu p. 7)

#### - Hélène fait le bilan de la section espagnole : réunion en mars 2023 et 4 adhérents de plus.

#### - Pour la section latino-américaine, Inès a repris ses réunions de lecture à l'Alliance française de Buenos Aires.

#### - Le Salon de la Revue se tiendra du 13 au 15 octobre 2023.

### 3) Projets

#### - Séparation(s) (Rémi)

Prévu pour janvier 2024 à Amiens, l'événement aurait lieu en 3 temps : une soirée de lectures théâtrales ; puis une journée d'étude sur la séparation dans l'œuvre de Camus ; puis des ateliers de réflexion et d'écriture en prison. Rémi travaillerait avec un Algérien, Khaled Miloudi, qui a passé 22 ans en détention et qui est un fidèle lecteur et compagnon de route de Camus. Pour la subvention du projet, Anne propose 1000 euros et 300 à 400 euros de remboursement de voyages pour la préparation de l'événement. Le CA est d'accord.

#### - Propositions nouvelles

Pour les conférences par zoom, écrire à Anne.

Anne a reçu une proposition de *Trésors de la culture* dont un numéro serait consacré à Camus, cet

automne [ajout en septembre 2023 : une douzaine de membres de la SEC ont rendu leurs articles (de 2 à 4 pages) à la mi-août].

Projet d'Inès de Cassagne à Buenos Aires en novembre 2023 : « L'artiste, sa vocation et son métier ». Les textes seraient à rendre en septembre 2023 pour traduction.

**Le prochain CA** se tiendra le samedi 14 octobre 2023.

\* \* \*

**Le volume *Camus et la poésie*, coordonné par Danièle Leclair et Alexis Lager, a eu un beau compte-rendu sur Fabula par Pauline Flepp. Lisez-le !**

<https://www.fabula.org/revue/document16574.php>

\* \* \*

## **Rappel à tous les camusiens**

**Le catalogue des archives Albert-Camus** est consultable à l'adresse suivante :

<http://www.citedulivre-aix.com/Typo3/fileadmin/documents/Expositions/centrecamus/consultation.htm>

**COTISATION** Il est encore temps de payer votre cotisation 2023 : 30 euros (tarif inchangé).  
Vous trouverez le formulaire à la fin de ce numéro.

N'oubliez pas de nous signaler tout **CHANGEMENT D'ADRESSE POSTALE** (pour l'envoi de *Présence d'Albert Camus*)

**La revue de la SEC, *Présence d'Albert Camus* :**

Vous avez reçu le n° 14/2022 en septembre dernier. Si vous souhaitez d'autres exemplaires, vous pouvez les commander sur notre site grâce à la fiche contact,  
Vous recevrez le n° 15 en septembre 2023.

## **SUR NOTRE SITE**

**Consultez régulièrement notre site :** [www.etudes-camusiennes.fr](http://www.etudes-camusiennes.fr)

Vous y trouverez toutes les nouvelles au fur et à mesure de leur parution....

**Vous y trouverez aussi les anciens numéros de *Chroniques Camusiennes*** (dans la rubrique L'Association/Bulletins).

**Consultez également la bibliographie camusienne**, créée par Raymond Gay-Crosier et maintenant gérée par Jason Herbeck, de l'université de Boise (Idaho)

<http://camusbibliography.boisestate.edu/>

# Activités camusiennes

## Manifestations passées

### ➤ Du 28 au 30 avril 2023, les Trobades & Premis Mediterranis Albert Camus (Sant Lluís, Menorca)

Depuis 2017, l'île de Minorque accueille, chaque année impaire, les Trobades (Rencontres) Méditerranéennes Albert Camus. Les années paires, les Premis (Prix) sont décernés : l'un reconnaît la trajectoire d'un créateur ou créatrice d'origine méditerranéenne d'envergure internationale ; l'autre encourage les projets journalistiques de jeunes auteurs. L'ensemble est porté avec passion par Miguel Angel Moratinos et Sandra Maunac, les infatigables chacun à sa manière...

À travers les pensées et les voix de créateurs contemporains et en s'inspirant des valeurs et des réflexions d'Albert Camus, de nouvelles voies « à hauteur d'homme », pour un avenir commun, sont ainsi explorées chaque printemps

En avril 2023, donc, avaient lieu à Minorque la remise des deux prix décernés en 2022 et la quatrième édition des Trobades. La soirée inaugurale, au Théâtre principal de Maó, a mis en valeur les deux lauréats des Premis : l'écrivain français Mathias Énard et la photographe égyptienne Rehab Eldalil ; et elle a fait entendre la voix de Camus à travers une belle lecture théâtralisée d'extraits des *Justes*.

Les 29 et 30 avril ont été consacrés, à la salle polyvalente Albert Camus de Sant Lluís, aux conférences, débats, tables rondes sur le thème des Trobades de cette année : *Les Lieux du monde* (à partir de la phrase de Camus dans « Gros plan », une émission du 12 mai 1959 : « Une scène de théâtre est un des lieux du monde où je suis heureux »). Une trentaine d'écrivain(e)s, penseurs, artistes (dont plusieurs de la Société des Études camusiennes) étaient invités à explorer, sous le signe de Sisyphe, les « lieux » de résistance et les « lieux » d'invention des possibles, offerts aux femmes et aux hommes d'aujourd'hui. Ils le faisaient à partir d'expressions ou d'idées de Camus – par exemple, « Empêcher que le monde ne se défasse », « Dégrader la culture mène à la servitude » « Vivre c'est ne pas se résigner » ; ou encore « Accroître la somme de liberté et de responsabilité dans chaque homme », « Recoudre ce qui est déchiré », « Toute création est un don à l'avenir ». Des traducteurs/rices virtuoses permettaient à chacun de suivre, quelle que soit la langue parlée. Comme aux sessions précédentes, les débats se prolongeaient lors des pauses, des repas, des soirées, en d'infinis échanges, qui font la saveur inimitable des Trobades....

La soirée de clôture a été exceptionnelle – grâce à Israel Galván, ce danseur et chorégraphe espagnol qui renouvelle de façon éblouissante le flamenco, et grâce au cocktail dans le cadre de rêve de l'Illa del Rei de Maó.

Minorque s'était faite très belle pour nous accueillir, relayée par l'équipe souriante et efficace de professionnels et de bénévoles (sous la conduite de Carlos Dominguez). Victor Hugo écrivait : « *La chose fut exquise et fort bien ordonnée. / C'était au mois d'avril, et dans une journée / Si douce, qu'on eût dit qu'amour l'eût faite exprès.* » Mettez « journée » au pluriel et prenez « amour » dans son sens le plus large : vous aurez ces merveilleuses quatrièmes Trobades.

Agnès SPIQUEL

Deux liens :

- vers le résumé Vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=lnCpDJaTcMg>

- vers le programme et les conférences :

<https://www.trobadescamus.com/fr/edition-2023/#edicion-actual-directo>

➤ **Le 11 mai 2023, une journée d'étude à Rome, *Albert Camus à la recherche d'un nouvel humanisme***, à la Faculté de Pédagogie de l'Université de Rome, sous la direction de Marina Geat et Marco Giosi.

<https://scienzeformazione.uniroma3.it/articoli/albert-camus-alla-ricerca-di-un-nuovo-umanesimo-318967/>

➤ **Du 12 au 20 mai 2023, *Les Justes***, mis en scène par Dominique Lamour, Théâtre du Carré Rond, Marseille.

➤ **Le 3 juin 2023, réunion à Cordes-sur-Ciel**

Le 3 juin 2023 les Camusiens de Castres et du Toulousain ont réuni certains de leurs membres (24 personnes) au restaurant Corsicaveyron à Cayols près de Cordes. L'hôtelier était très accueillant. Les organisateurs, François Sablayrolles et Yves Ramier avaient décoré la salle de réunion de panneaux consacrés à Camus.

Yves rappelle d'abord que le groupe de Toulouse, fondé en 2010, a organisé 75 réunions. Le bulletin qu'il envoie régulièrement à la SEC témoigne de cette vitalité. Je me souviens avoir assisté à l'une d'elles il y a quelques années autour d'un dîner fort chaleureux. Il illustre son propos par un message sonore : la diffusion du discours de réception du prix Nobel de Littérature par Camus à Stockholm le 10 décembre 1957. Moment d'intense émotion.

Patrick de Meerleer consacre son exposé aux deux séjours de Camus à Cordes, en août 1953 (4 jours) et juillet 1957, pour un mois, dont quinze jours en compagnie de Maria Casarès. Il évoque l'histoire de Cordes, d'abord La Montagne, puis en 1947 « Cordes-sur-Ciel » à cause de sa hauteur. Il rappelle que Paul Quilès en fut maire de 1995 à 2020.

François présente ensuite le groupe de Castres, très actif aussi, et qui se réunit tous les deux mois. J'ai eu la chance d'assister à une (ou deux ? Ma mémoire me fait défaut !) de leurs réunions et je me souviens d'un accueil très chaleureux.

À la demande de François j'ai ensuite évoqué mes « Rencontres avec Camus au Japon, aux États-Unis et en Amérique du Sud ».

La réunion se termine par un Quizz imaginé par Yves Ramier très doué pour poser des questions pointues mais non dénuées d'humour.

S'en est suivi un délicieux repas propice aux échanges. Merci à Yves et François d'avoir organisé cette rencontre.

Marie-Thérèse BLONDEAU

➤ **Le 24 juillet 2023, une soirée « Autour de l'œuvre de Camus », au festival de théâtre « Les Nuits de l'Enclave »**, organisé par le Centre dramatique des Villages du Haut-Vaucluse, à Valréas et dans les villages de l'Enclave des Papes (Vaucluse)

- Conférence « Albert Camus : un homme, un écrivain », par Agnès Spiquel
- Lecture d'extraits de textes de Camus par Bérengère Warluzel et Charles Berling (voir, à la rubrique « Parutions », son interview dans *Le Dauphiné libéré* du 19 juillet)

\* \* \*



➤ **Un écho camusien (dans un podcast de Jérôme Cadet sur France-Inter)**

**Le premier Chinois champion du monde d'échecs n'a que 30 ans et il s'appelle Ding Liren. Il a été sacré dimanche [30 avril 2023]. Il se dit inspiré par Albert Camus. Que penser de cette référence ?**

Je voudrais vous le présenter en 80 secondes car il en vaut la peine. Voilà un garçon qui a commencé les échecs à l'âge de 4 ans, à 5 ans, il est intégré au centre d'entraînement de la réserve nationale avant de devenir champion du monde des moins de 10 ans programmé donc pour faire rayonner la Chine.

Pourtant quand on l'interroge sur ses sentiments après sa victoire, ses références sont ailleurs. Il cite le cinéaste Woody Allen et la poétesse américaine Louise Gluck. Et ce n'est pas fini ! Un journaliste demande à Liren comment il a tenu dans cette finale : il faut dire que le match face au russe Nepo a duré près de trois semaines, 14 parties. Les deux maîtres ont dû en passer par ce qu'on appelle le départage, sorte de séance de tirs aux buts des échecs, une véritable torture.

Le champion révèle : « Juste avant une partie j'ai souffert le martyr pendant 6 heures, j'étais au bord du gouffre et j'ai finalement réussi à faire match nul. » Alors le secret ? « Eh bien, lâche-t-il, mes lectures ont fait de moi un meilleur joueur et je me suis souvenu du philosophe Albert Camus et de son concept de résistance : l'idée que quand vous ne pouvez pas gagner vous devez tout faire pour résister. »

Alors les spécialistes de Camus s'interrogeront car cette citation ne figure dans aucun de ses écrits. On trouve néanmoins au début de son essai *L'Homme révolté* cette phrase : « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement ». « Un homme qui ne renonce pas », voilà sans doute l'expression à laquelle s'est raccroché Ding Liren.

Le pur produit d'un régime autocratique qui cite l'apôtre de la Révolte. Absurde ?

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/les-80/les-80-de-jerome-cadet-du-mercredi-03-mai-2023-1451463>

---

## Manifestations à venir (voir le détail sur le site)

- **Du 21 septembre au 9 octobre, *Caligula***, dans une adaptation de Jonathan Capdevielle, au T2G -Théâtre de Gennevilliers. Un montage des deux versions de la pièce (celle de 1937 et la version que Camus remanie jusqu'en 1958) : « une lecture politique et poétique ». Le spectacle sera ensuite donné, d'octobre 2023 à juin 2024, à Montpellier, Le Mans, Strasbourg, Besançon, Vélizy, Lille, Béthune, Lausanne.
- **Le 15 septembre, « Les "Libéraux d'Algérie" de 1947 à 1962 »**, conférence de Luc Thiébault à la Maison Internationale de Rennes (7 quai Chateaubriand, Rennes).
- **Du vendredi 29 septembre au dimanche 1<sup>er</sup> octobre 2023, L'Estival des Rencontres Méditerranéennes à Lourmarin**. Conférence, spectacle, ateliers, lecture musicale, débat et exposition autour de la place des femmes dans l'œuvre et dans la vie d'Albert Camus, avec la participation de La Société des Études Camusiennes, dans les interventions suivantes :  
Zakia Abdelkrim : « Jeux et enjeux du féminisme dans l'œuvre d'Albert Camus »  
Anne Prouteau : « Les aimantes »  
<https://www.destinationluberon.com/page/l-estival-des-rencontres-mediterraneennes+69299.html>  
L'Estival des Rencontres Méditerranéennes
- **Du 29 septembre au 7 octobre, *Les Justes*** au Théâtre du Carré Rond à Marseille, dans une mise en scène de Dominique Lamour.
- **Du 4 octobre au 12 novembre, « Camus » de Raphaël Enthoven**, mis en scène par Julie Brochen, au Théâtre Libre (Paris X<sup>e</sup>).
- **Le 13 octobre, « Compagnons de planète, Albert Camus et René Char »**, Variations en musique d'extraits de leur correspondance. Espace Ariane, Quartier de Griffeuille, Arles.
- **Le 14 octobre, un « temps » Camus à « Nouv.o.monde »**, le Festival Cinéma de Rousset-Pays d'Aix (6-15 octobre 2023) dans les Bouches-du-Rhône :
  - Projection des *Vies d'Albert Camus* de Georges-Marc Benamou, et de *Loïn des hommes* de David Œlhoffen
  - Lectures d'extraits de Camus par Sabine Tamisier
  - Rencontres avec Agnès Spiquel et Jacques Ferrandez.
- **Du 11 au 29 octobre, *Le Mythe de Sisyphe***, conçu et interprété par Pierre Martot, avec la collaboration artistique de Jean-Claude Fall, reprise au Lavoir Moderne à Paris (voir, ci-dessous, son interview par Nicolas Jardin).
- **Du 17 au 20 octobre, à Erevan (Arménie), les « Journées de la littérature française »**, consacrées cette année à Albert Camus.  
Avec la participation de Laurent Bove, Jeanyves Guérin et Agnès Spiquel.
- **Du 2 au 4 novembre 2023, colloque international à Buenos Aires** organisé par Inès de Cassagne : « L'artiste, sa vocation et son métier », Buenos Aires (Argentine).
- **Du 1<sup>er</sup> au 2 décembre 2023, Colloque international, « Intertextualité et récritures dans ou de l'œuvre d'Albert Camus »**, Sfax (Tunisie).

## **Appel à contribution**

**Le 7 novembre 2023, Albert Camus aurait eu 110 ans.**

À cette occasion, RENCONTRE DES AUTEURS FRANCOPHONES invite ses membres à rendre hommage à l'écrivain, au philosophe, au romancier, au dramaturge, à l'essayiste et au journaliste qu'il était, mais aussi à l'homme, français d'Algérie au destin exceptionnel et témoin engagé des grands débats du XX<sup>e</sup> siècle.

Exceptionnellement fraternel, Camus nous laisse un héritage inestimable qui ne cessera jamais de marquer les générations.

**Nous vous convions à lui rendre hommage.**

**Le présent appel s'adresse à tous les auteurs de langue française, membres** en ordre de cotisation de Rencontre des Auteurs Francophones, en quelque lieu qu'ils résident.

Sont prévues deux éditions : Collection en couleurs et une édition en noir et blanc. Les créations artistiques accompagnant les textes sont donc les bienvenues.

**Hommage à Albert Camus – « Créer, c'est vivre deux fois »**

Ce sera le titre de l'ouvrage qui résultera de ces contributions et sera publié dans la collection « Hommages » des Éditions Rencontre des Auteurs Francophones, fondée par Sandrine Mehrez Kukurudz (direction éditoriale : Anna Alexis Michel ; direction scientifique : Mona Azzam ; direction artistique : Sandra Encaoua Berrih).

## Documents et analyses

### Pierre Martot, Albert Camus et *Le Mythe de Sisyphe*

#### Interview : Pierre Martot avec Nicolas Jardin et Agnès Spiquel (Paris, 3 mars 2023)

*Avant d'en venir à votre adaptation du Mythe de Sisyphe pour le théâtre, pouvez-vous nous parler de votre passion pour Camus, qui remonte à longtemps ? Vous l'avez déjà adapté pour des lectures. Pouvez-vous nous parler du rapport que vous avez avec son œuvre ?*

Avant d'être une rencontre intellectuelle, c'est une rencontre sensible. Je suis venu à la littérature très tard ; et *L'Étranger* est un des premiers livres que j'ai lus. On en parle beaucoup ; et, quand quelqu'un s'exerce à la lecture, c'est une bonne entrée. La rencontre qu'on fait avec un écrivain, elle est d'abord intuitive, je crois. Pour moi, je me suis dit : C'est ça ; c'est ça que j'ai envie de lire. Dans *L'Étranger* j'ai été touché par l'étrangeté dans laquelle vit le personnage, et dans laquelle on est facilement quand on a trente ans. J'arrivais à Paris, et c'est vrai que cette étrangeté de Meursault au monde, je la partageais parce que j'arrivais dans un monde que je ne connaissais pas ; je venais de ma province, d'Yvetot, la ville d'Annie Ernaux ; c'est là que j'ai passé mon enfance. Je suis venu dans une naïveté totale, pensant que mon parcours d'acteur serait une évidence, que mon talent sauterait aux yeux de tout le monde ; mais ce n'est évidemment pas comme ça que les choses se sont passées. Donc, ce sentiment d'exclusion, en tout cas de ne pas trop savoir où on est, ce qu'on fait là, d'être le jouet des événements (qui est très présent dans *L'Étranger*), c'est quelque chose qui intuitivement m'a attiré. On est dans un monde où la question du sens n'a plus sa place, on est soit dans l'invective soit dans le ricanement et ça m'a intéressé dans *Le Mythe de Sisyphe*, de rencontrer cette question du sens, du sens de la vie, du sens du monde. Et j'avais envie de proposer ça au théâtre ; parce que je trouve que c'est un lieu où la question peut se poser : des humains se réunissent dans un même endroit, se mettent à l'écart du monde (Camus en parle d'ailleurs, du plaisir de se mettre à l'écart du monde quand il fait du théâtre, comment il se sent à l'abri) ; je trouvais que c'est un endroit où ça pourrait se faire, que le monde se taisait et que tous ensemble on allait réfléchir, entendre la parole de Camus ; moi, je la fais entendre. Voilà, c'est la question du sens, dans un monde où elle se pose cruellement ; c'est ça qui m'a attiré.

*Et, justement, comment ça s'est fait ? il y a quelques années, vous aviez déjà lu Le Mythe de Sisyphe, accompagné d'un musicien [au sax] ; y avait-il une urgence à y revenir, par rapport au monde d'aujourd'hui ?*

Ce qui m'a intéressé il y a dix ans dans l'œuvre, ce sont les enjeux que pose Camus et la façon dont il les pose sont relativement simples. C'est : qu'est-ce que je fais au monde ? Et il part (c'est très visible dans *Le Mythe de Sisyphe*) d'une expérience personnelle, par exemple quand il évoque le moment de la découverte de l'absurde, à partir de la répétitivité des tâches de la vie quotidienne, ou le fait de voir quelqu'un en ville (il est au téléphone et on se demande : mais qu'est-ce qu'il est en train de faire ? qu'est-ce qu'il fait là ? quel sens ça a qu'il soit là ?) ou à travers la découverte de la mort. Toutes ces choses sont très concrètes, basées sur l'expérience sensible. C'est ça qui m'a permis la rencontre avec Camus : j'ai reconnu dans son expérience mon expérience propre, je me suis reconnu. Je dirais : J'aurais pu écrire *Le Mythe de Sisyphe*, non pas dans l'éclat dans lequel c'est écrit, bien sûr, mais dans l'intention ; j'aurais pu avoir envie de l'écrire, et c'est cette reconnaissance-là qui n'est pas seulement la reconnaissance de moi-même ; mais la reconnaissance de moi en tant qu'être humain, en tant qu'entité : c'est Pierre Martot comme être humain, en tant qu'il ressemble aux autres et en quoi il se sent l'ami des autres, le compagnon des autres, le frère des autres, le miroir des autres ; c'est ça qui m'intéresse. Plutôt qu'un spectacle, ce que je propose c'est une rencontre ; c'est un

homme qui entre... ce n'est pas un hasard si j'entre par la même porte que le public ; je suis un de ceux qui sont venus écouter la parole de Camus ; c'est moi qui vais la prononcer mais je suis un même, je suis le même. Simplement il se trouve que, comme Camus à travers l'écriture, moi à travers le jeu, et l'étude du texte de Camus et le souci de le transposer, je me suis interrogé sur la condition humaine à partir de ma propre condition, parce que j'ai pris le temps de faire ça, et je vais proposer le résultat de ma réflexion aux gens, qui ont peut-être moins le temps de le faire, parce que ce n'est pas leur activité et qu'ils vont avoir là une heure et quart à l'écart du monde, pour profiter de poser ces questions-là.

*Effectivement vous entrez par l'arrière, comme les spectateurs, en descendant ; vous pénétrez sur scène dans l'obscurité en sortant du public, en prononçant la première phrase : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide ».*

Oui, ce n'est pas la phrase la plus facile à dire au début d'un spectacle (rires)...

*Il y a un choix (vous respectez le texte de Camus) qui paraît évident pour l'adaptation théâtrale, ce sont les grandes coupes qui ont été faites (il n'est pas question de Chestov, de Kierkegaard, de Dostoïevski) ; en fait vous n'abordez pas Le Mythe de Sisyphe par le prisme de l'intellect mais plutôt par l'émotion, le corps, l'incarnation ; même si le monologue est philosophique. Je voulais savoir comment s'est effectué ce travail de choix.*

L'adaptation, c'est un travail dont j'ai l'habitude parce que je fais beaucoup de lectures publiques. Donc j'ai fait une adaptation de *L'Étranger*, de *La Peste*. Là, le premier souci était de ne garder que ce qui était immédiatement perceptible et compréhensible à l'oral : je ne pouvais pas perdre le public, ce qui évidemment au théâtre constitue un risque. J'ai essayé de conserver ce qui est l'essence du texte et qui est la réflexion sur la condition humaine, qui est posée dès la cinquième phrase de mon adaptation et qui est : « Je pose donc que le sens de la vie est la plus pressante des questions ». C'est ça, le nœud : éviter les choses compliquées où je risquais de perdre le public mais en gardant l'essence de l'œuvre : quel est le sens de mon existence ? et comment je peux participer du fait qu'elle en ait, ou pas ?

*Vous dites : la question du sens ; en même temps. Camus pose la question du sens mais il ne dissout pas l'absurde, il ne fait pas le saut philosophique que font d'autres. Comment vous faites passer cela aussi ?*

Il le pose dès son avant-propos : pour lui, l'absurde n'est pas une fin, mais un début. C'est ça qui m'intéressait aussi : je ne pourrais pas porter un texte qui soit dans la résignation ou dans la dépression, ou dans la défaite. J'ai été très frappé par ce qui intervient très tôt dans *Le Mythe de Sisyphe* : ces moments très concrets où le personnage (il s'agit de l'écrivain mais pour moi c'est un personnage) fait la découverte de l'absurde, je pense que chacun les vit. Il y a des moments du travail où je suis obligé, quand je dis ces mots-là, de passer par ma propre expérience ; c'est-à-dire que j'ai le souvenir du moment où j'ai pris conscience de l'absurdité de mon existence ; j'ai un parfait souvenir de ça, d'une décision que ça m'a fait prendre. Je sais très bien où j'étais, comment j'étais habillé ; je suis obligé de travailler sur cette chose concrète-là, pour pouvoir l'intégrer dans le travail à un moment, et après dans le travail les couches successives se superposent. Mais Camus le dit lui-même ; quand il le rédige, il dit à Grenier qu'il écrit un ouvrage de philosophie sensible. Donc chaque parole de Camus, chaque idée de Camus, je dois lui faire faire le détour de ma propre expérience sensitive, émotive ; puis après je fais le chemin qui va vers la généralisation de ça.

*Par le travail de l'éclairage – et sur le décor du Lavoir Moderne Parisien, Le Mythe de Sisyphe est réellement incarné par l'acteur, à la fois avec le jeu de la lumière, et ce sous-sol, rustique, avec un parquet qui grince, l'enduit sur les briques, etc. on a l'impression que c'est une pensée en*

*cheminement que vous incarnez. Il y a un réel travail du comédien qui parcourt le lieu afin d'incarner différents moments de la pensée de Camus, par exemple la fin, vous sortez de l'obscurité avec la dernière phrase en pleine lumière. Vous pouvez nous en parler ?*

Le choix du Lavoir Moderne : d'abord, c'est que je connais l'équipe de ce théâtre ; c'est comme ça que ça marche. Après, j'ai pensé que cette salle pourrait être dans n'importe quel endroit du monde, à Moscou, dans un quartier pourri de New York, dans une ville d'Asie Mineure, dans un théâtre en Afrique (d'ailleurs, on est en plein quartier africain à Paris), et c'est ça qui m'intéresse : pour moi, ce que pose *Le Mythe de Sisyphe*, c'est l'homme (ou la femme) dans son essence et dans sa solitude face au monde ; et donc, pour moi, ça se joue n'importe où (on peut dire que ce sont des enjeux occidentaux mais en fait Camus il est lu partout, il est lu au Japon) ; ce qui m'intéressait dans ce lieu-là, c'est son côté universel, son côté pauvre (c'est Peter Brook qui disait que c'était « les Bouffes du Nord du pauvre », ce que je prends évidemment comme un compliment pour les lieux). J'aime bien l'idée d'un théâtre pauvre, c'est-à-dire l'idée d'un lieu où l'enjeu, c'est la parole. Le jeu sur la lumière, ce n'est pas cher, ça ne coûte rien ; c'est quelqu'un qui avance dans le noir, qui creuse dans le noir, qui a des éclats, par moments, d'intuition qui lui viennent. Et aussi l'idée (j'ai été surpris du fait que Camus s'intéressait beaucoup à l'œuvre de Claudel ; ça a été une surprise pour moi, je ne m'y attendais pas du tout – il y a une phrase que Claudel met en exergue du *Soulier de satin* : « La scène, c'est le monde » ; il prévient que tout ce qui va se passer là, c'est le monde) ; j'aimais bien cette idée que la scène du Lavoir Moderne, *c'est le monde*, c'est-à-dire un endroit d'interrogation de l'espace, et de l'espace du théâtre comme l'espace du monde.

*Vous avez déjà interprété L'Étranger, L'Homme révolté ; des œuvres qui vous parlent plus particulièrement ? ou c'est toute l'œuvre de Camus, jusqu'au Premier Homme ?*

J'ai lu *Le Premier Homme* : ça faisait partie d'un montage que j'ai fait sur Camus ; j'ai mis les pages... Alors, ça, c'est un aspect intime de ma relation avec Camus ; c'est qu'en fait il y a... *Le Premier Homme*, ça me bouleverse [ses yeux se remplissent de larmes]. La rencontre entre Camus et son instituteur, c'est un truc qui me bouleverse, totalement. Là, c'est un autre aspect de ma rencontre avec Camus ; il y a chez lui une mère qui est sourde et illettrée ; moi j'ai un père qui était quasiment sourd et qui avait juste son certificat d'études ; il lui a manqué un quart de point pour pouvoir être reçu à l'École Normale d'instituteurs ; il a passé le concours pour avoir la bourse pour l'École ; on était en 32-33 ; dans un premier temps, il est reçu au concours et puis, durant l'été, il y a quelqu'un de l'inspection académique qui vient à la ferme et qui lui signifie que, finalement, on va prendre moins de boursiers que prévu, donc il ne va pas pouvoir être boursier. Vous voyez comment, par rapport au *Premier Homme*, ces choses-là peuvent s'articuler. C'était très difficile pour moi de parler avec mon père, pas seulement parce qu'il entendait mal, mais parce que moi j'ai fait des études (jusqu'au troisième cycle) et quand on entrait en discussion, on pouvait pas s'entendre, parce que, lui, il avait (et j'ai l'impression que Camus raconte ça de sa mère) un rapport à l'idée, il avait des opinions, des certitudes mais il n'était pas capable de développer, d'argumenter ces opinions ; et moi, par les études que j'avais faites, des études de psycho, j'étais en position de ça. Donc, il y a un ratage dans la rencontre avec mon père, que j'ai pu rattraper plus tard, au moment de ses derniers jours. Et la seule histoire que j'ai pu lui raconter sans qu'il me coupe en me disant que je voulais faire le malin, c'est dans *Le Premier Homme*, l'histoire de l'instituteur qui va chez Camus et qui dit à la grand-mère ; Non, il faut qu'il vienne et je vais lui donner des cours gratuitement. C'est la seule histoire que j'aie pu raconter à mon père ; il m'a dit : ça s'est passé exactement comme ça pour moi ; c'est-à-dire : je sais bien ce dont tu parles. Il m'a seulement dit : ce monsieur, c'était quelqu'un de bien. Quand je lui raconte l'histoire, je lui dis : Camus, il est prix Nobel ; il écrit à son instit. C'est merveilleux.

*Au moment de la sortie du Mythe de Sisyphe, c'est la Seconde Guerre mondiale, la Résistance, Camus va écrire à Combat. Ce théâtre du Lavoisier Moderne est comme un lieu où l'on va trouver un espace pour la parole, pour sortir à la lumière ; un besoin de confinement, de cache par rapport à la tragédie du monde, y compris la guerre. Est-ce que c'est quelque chose (l'actualité par exemple) qui a résonné au moment où vous avez joué la pièce, ou pas du tout ? ou est-ce que pendant la préparation, les répétitions, vous y avez pensé : la résonance avec la tragédie humaine actuelle ?*

Je crois que c'est un peu dans l'essence même du théâtre. Le fait que je commence à parler dans le noir ; pour qu'il puisse y avoir une vraie parole, il faut qu'il y ait le silence. Mais vous avez raison : l'aspect de pauvreté esthétique du Lavoisier Moderne ajoute encore à ça ; il faut qu'il y ait de la pauvreté car par elle il y a un accès aux vraies richesses, au moins une sensibilité à ce qu'advienne une vraie richesse. Alors peut-être qu'il y a tout ça ; mais il y a des choses qui peuvent se passer sur scène sans que j'y aie pensé. C'était la première fois que je jouais au Lavoisier Moderne.

*Ce vous dites sur la pauvreté, ça me fait penser à Peter Brook et qu'on voit beaucoup au théâtre : le minimum de décors, de costumes, d'éclairage, etc. pour porter le jeu des comédiens, le texte ; on prend en pleine face la pièce, le texte, les mots, d'une manière beaucoup plus forte.*

Oui, je suis pour une épure. En fait comment est née la représentation publique ? c'est né avec Homère (ou celui qu'on appelle ainsi) : les aèdes passaient de ville en ville avec une flûte et ils racontaient leur histoire. Moi, je n'ai pas de flûte ; mais il suffit d'un conteur, d'un public et d'une parole et la rencontre, elle a lieu, pour que naisse du plaisir, une interrogation, une rencontre entre des gens qui sont là. Tout le reste est relativement superflu ; c'est peut-être parce que je venais de la télé, et j'avais envie d'un moment de pauvreté. Quand on est acteur à la télé, on est très bien payé, bien reçu, on pourrait facilement penser qu'on est quelqu'un de formidable (rires) ; et le théâtre pauvre, ça rappelle qu'on est juste un homme parmi les hommes. J'avais envie de ça ; dans mon histoire personnelle, ça s'inscrit comme ça. Envie de pauvreté, de simplicité ; que les mots soient là pour nous sauver ; que cette recherche de répondre à une absence de sens, on soit le plus nu possible pour l'entendre. Camus le dit d'ailleurs à un moment dans le texte : peut-être la grande œuvre d'art a-t-elle moins d'importance en elle-même que dans l'épreuve qu'elle exige de son auteur et la possibilité qu'elle lui donne de surmonter ses fantômes. L'épuration, c'est aussi un moyen de se débarrasser des fantômes, des moyens de lecture qu'on peut avoir, des béquilles ; parce que le danger de mises en scène très éclatantes, c'est que la technique vient parfois pallier la pensée : parce qu'on va en donner beaucoup à l'œil, on oublie un peu d'en donner à l'oreille et à l'esprit. Après il y a aussi l'aspect pratique : j'ai tout financé, et ça m'a déjà coûté très cher. Mais peu importe ; c'est ce que je voulais.

*Il y a un metteur en scène qui a travaillé avec vous, comment s'est passée votre collaboration ?*

J'ai voulu ne m'entourer que de gens que j'aime. J'ai travaillé avec le monsieur qui m'a formé (Jean-Claude Fall). C'est la quatrième fois que je travaille avec lui mais c'est la première fois que j'initie un projet au théâtre, que je prends la responsabilité de dire : On va monter ce texte-là. Et je le lui ai proposé parce que ça avait un sens pour moi ; en plus, il est pied-noir, il a été très touché par le texte. Là aussi, c'est une intuition ; j'ai réalisé qu'il m'avait formé, qu'il était né en Afrique du Nord (en Tunisie). C'est intéressant par rapport à ce que porte le texte : on a eu des moments de désaccord, mais on a toujours réussi à les dépasser, non pas en exigeant que l'autre se taise, mais en trouvant le compromis. Jamais aucun n'a renoncé à une conviction sans que l'autre ait trouvé les mots qui lui permettent de faire sienne cette conviction qui au départ n'était que celle de l'autre. C'est arrivé rarement, à deux ou trois reprises. Peut-être qu'on s'est bien complétés : moi j'avais un accès à l'absurdité de la condition humaine (je lui ai dit : je me suis reconnu dans les moments que Camus pose au départ comme étant des moments où on découvre l'absurde) et peut-être qu'il m'a davantage accompagné dans l'idée que ce texte allait vers la lumière. Peut-être parce qu'il a dix ans de plus que moi, peut-être aussi parce qu'il a grandi dans le soleil méditerranéen (moi j'ai grandi sous la pluie

normande...). Mais ce qui est intéressant par rapport à ce que Camus dégage dans son travail, c'est qu'on a toujours cherché le compromis et que ça s'est fait sans que jamais l'un renonce gratuitement à sa conviction ; je trouve ça magnifique et je crois que c'est le texte qui porte ça en lui. Lui, il était très content ; il m'a dit : c'est rare de travailler sur un texte avec lequel j'ai un tel accord ; j'ai découvert à quel point ce texte me parlait. Le travail a été très heureux.

*Et pour la suite ?*

Je vais reprendre *Le Mythe de Sisyphe*. Mais pour la suite, la réflexion n'est pas aboutie. En ce moment je relis les *Pensées* de Pascal ; j'ai une interrogation là-dessus. Mais je vais d'abord beaucoup retravailler *Le Mythe*...

*Vous allez reprendre la pièce à l'automne, allez-vous effectuer des modifications ?*

Camus dit très tôt qu'il faut considérer ce qu'il écrit dans ce texte comme susceptible de changer. C'est exactement ce que je pense du spectacle : on a la structure, qui ne bougera pas beaucoup parce qu'elle est solide, et basée sur des intuitions et de la réflexion ; mais je crois que le spectacle peut gagner en profondeur, ou plutôt en sensibilité, en abandon. Et on va travailler là-dessus.

*Depuis quelques années, il y a un engouement pour Camus au niveau du théâtre, mais par des textes qui n'étaient pas destinés au théâtre : il y a eu une adaptation des Carnets au Lucernaire ; il y a eu La Chute, L'Étranger. Qu'est-ce que vous pensez ?*

Il y a actuellement une très grande difficulté à penser le monde, d'abord parce qu'il change très vite ; les philosophes français des années 70 travaillent sur la déconstruction (je ne connais pas bien mais j'ai l'impression que leur réflexion ajoute du chaos au chaos) ; Camus propose des éléments de réflexion tangibles dans lesquels chacun peut se reconnaître. Il y un tel égarement ; on est perdus pour penser le monde parce que les repères du siècle dernier (le communisme, etc.) ont échoué ; on n'arrive pas à construire une pensée de remplacement ; et peut-être que cette pensée-là, elle passe par le relativisme de Camus, par un humanisme sur lequel quelque chose pourrait se reconstruire. En tous cas c'est quelque chose qui a guidé mon travail. Camus n'a pas réponse à tout, mais il a question à tout.

*C'était sympa, à votre spectacle, de voir le mélange des générations – avec ce même silence, ce même respect, et surtout, en sortant, il y avait des sourires ; je n'ai entendu aucune remarque négative et les gens étaient très éveillés. C'est une vraie réussite.*

C'est aussi le chemin qu'ouvre Camus ; dans les dernières phrases du *Mythe de Sisyphe*, il ouvre complètement (« suffit à remplir un cœur d'homme ») ; et « Il faut imaginer », ce n'est pas une fin, c'est une ouverture : il nous invite à imaginer. C'est assez clair dans le parcours du spectacle : on part d'une inquiétude, d'une forme de nuit, qu'on déchire, et on va vers la lumière. Il y a des allers et retours, évidemment, dans le spectacle, mais il y a une ligne directrice. Tant mieux si les gens sortent en souriant !

*Votre compagnie s'appelle « Théâtre de Sisyphe ».*

Oui, je l'ai créée en mai : « Compagnie Pierre Martot. Théâtre de Sisyphe ». Mais pas seulement pour monter du Camus. Je ne sais pas ce que ça va donner. Mon désir est d'abord de jouer beaucoup *Le Mythe de Sisyphe*. En tous cas, c'est le berceau de la Compagnie. Pour ce que je disais : faire de la difficulté à penser le monde, un moteur de réflexion plutôt qu'un moteur de résignation.



## Compte-rendu de la pièce *Le Mythe de Sisyphe* interprétée par Pierre Martot au Lavoir Moderne Parisien du 1<sup>er</sup> février au 5 février 2023.

Les adhérents de la SEC ont déjà entendu parler de la passion du comédien Pierre Martot pour l'œuvre de Camus. En effet, ce dernier avait lu des textes tirés de *L'Homme révolté*, *Le Mythe de Sisyphe*, le *Discours de Suède* à la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement de Paris en octobre 2013, accompagné par le saxophone de Jean-Marc Bouchez.

10 ans après, c'est en plein cœur du quartier africain du XVIII<sup>e</sup> arrondissement que le comédien a choisi le Lavoir Moderne Parisien pour adapter pour la première fois au théâtre *Le Mythe de Sisyphe*. Dans un lieu qui aurait certainement plu à Camus, à la fois sobre, épuré et terriblement familier, les quelques ampoules disséminées sur le plateau descendent du plafond par un long fil et diffusent une lumière clairesemée tout au long de la représentation. Le comédien sort lentement de l'ombre en entrant par le public, un pardessus noir le col relevé qui rappelle certaines photos célèbres de l'écrivain, un gros paquet de feuilles sous le bras : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide ». C'est par ce célèbre incipit que Pierre Martot prend place dans le décor rustique du Lavoir Moderne. Pendant 1 h 20, le comédien interprète le texte de Camus au milieu d'un jeu subtil avec la lumière au fur-et-à-mesure de ses déplacements. Dans une salle en sous-sol où les murs de pierre et de briques sont grossièrement enduits, il les longe pour en délimiter les contours, parfois peu éclairé selon l'angle où il se trouve. Ses pas font grincer le vieux plancher du Lavoir. Clin d'œil aux *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski ? C'est dans un espace confiné, un abri, une cave partiellement éclairée que le comédien a choisi d'y faire résonner le texte de Camus. Il ne s'agit pas d'une simple lecture. Pierre Martot donne corps à l'essai philosophique de Camus. Il l'interprète, lui donne une respiration, un corps. Dans un décor qui renvoie à la pauvreté qu'évoquait souvent Camus, la puissance du texte prend un tout autre éclairage. Le soleil n'est jamais très loin. Qu'il s'agisse des choix de mise en scène et du décor, ou du jeu du comédien, la lumière éclaire le chemin proposé au public. De l'ombre vers la lumière, Pierre Martot nous invite à emprunter sa route pavée des mots de Camus : « il faut imaginer Sisyphe heureux ».

Le comédien interprétera de nouveau *Le Mythe de Sisyphe* au Lavoir Moderne Parisien à l'automne. À découvrir !

Nicolas JARDIN

<b>Dates de la reprise au Lavoir Moderne : du 11 au 29 octobre 2023 (du mercredi au samedi à 19 h, le dimanche à 15 h).</b>
---

## Trois temps dans la genèse du *Premier homme* de Camus

Jeannine HAYAT

Du fait de son inachèvement, *Le Premier Homme* d'Albert Camus est un texte inclassable. Dans quel sens aurait-il évolué sans l'accident de voiture qui a mis un terme à la vie de son auteur ? Fiction ou récit de soi, le genre précis de l'ouvrage est demeuré en suspens jusqu'à présent. Pour tenter de percer le mystère, il est intéressant d'interroger la correspondance de l'auteur. Epistolier prolifique, Camus s'épanchait volontiers sur ses difficultés et ses joies d'écrivain dans des courriers destinés à ses proches. Trois correspondances récemment publiées permettent d'apporter des éclairages nouveaux sur le dernier livre de Camus. Les échanges de l'auteur avec l'écrivain Roger Martin du Gard, lauréat du prix Nobel, ont été publiés 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Camus. De façon concomitante, a paru sa correspondance avec Louis Guilloux, son ami briochin. Enfin quatre ans plus tard, en 2017, l'épais volume de ses échanges avec Maria Casarès, sa compagne depuis 1944, a été publié avec un grand succès éditorial. Chacun de ces recueils de lettres correspond à un moment particulier dans l'élaboration du *Premier Homme*. La correspondance de Camus avec Louis Guilloux renvoie au temps de la gestation du texte. Ensuite, dans ses échanges avec Roger Martin du Gard, il réfléchit à la mission de l'écrivain responsable. Enfin les lettres à Maria Casarès nous renseignent sur le rythme de l'écriture du *Premier Homme*.

### *Le Premier Homme* en gestation : le voyage à Saint-Brieuc

L'intérêt de la correspondance entre Camus et Louis Guilloux pour la connaissance du *Premier homme* s'explique par l'admiration de son auteur pour le natif de Saint-Brieuc. Certes, Camus appréciait *Les Thibault*, mais sans doute moins que *La Maison du peuple*, le récit de Guilloux consacré à son enfance miséreuse et publié en 1927. *La Maison du peuple* a probablement opéré comme un modèle de fiction autobiographique ancré dans l'imaginaire de Camus depuis son adolescence. L'avant-propos que Camus a donné à *La maison du peuple* insiste sur la nécessité d'avoir vécu dans le dénuement pour prétendre traiter avec justesse de la pauvreté<sup>1</sup>. Bien que cette affirmation soit discutable, elle souligne une forme de filiation spécifique entre Camus et Guilloux. Quant à Martin du Gard, né dans une famille bourgeoise, il ne pouvait rivaliser avec Guilloux concernant l'expérience de la misère. Dans l'esprit de Camus et de Guilloux, porter la parole des plus démunis, tel est le rôle principal de l'écrivain né parmi les déshérités. Déjà dans son Discours de Stockholm du 10 décembre 1957, Camus répétait une fois encore que l'écrivain est au service de ceux qui subissent l'histoire. C'était le message au monde que Martin du Gard l'avait exhorté à lancer. Par la suite, Camus remplit parfaitement cette mission dans *Le Premier Homme*. Les personnages principaux de son enfance sont héroïsés : outre son père, Lucien Camus, qui était employé caviste à la ferme Saint-Paul près de Mondovi avant d'être mobilisé, sa grand-mère, sa mère et son oncle

---

<sup>1</sup> « La pauvreté, par exemple, laisse à ceux qui l'ont vécue une intolérance qui supporte mal qu'on parle d'un certain dénuement autrement qu'en connaissance de cause. », p. 162 d'Albert Camus et Louis Guilloux,

*Correspondance 1945-1959*, édition établie par Agnès Siquel-Courdille, Gallimard, 2013. Les renvois aux pages de cette correspondance seront désormais intégrés au texte de l'article.

maternel. Ils ont tous connu « une pauvreté aussi nue que la mort »<sup>2</sup>.

Une forme d'identification entre Lucien Camus et Louis Guilloux a pu s'accomplir à l'occasion du voyage d'Albert à Saint-Brieuc, en 1947, entrepris en voiture, de conserve avec son ancien professeur de philosophie à Alger, Jean Grenier. C'est à cette occasion en effet que Camus a découvert la tombe de son père. Il ne l'avait jamais connu car il était mort le 11 octobre 1914, à Saint-Brieuc, dans l'hôpital où il avait été évacué pour une blessure à la tête. Camus aurait sans doute pu entamer un séjour dans les Côtes d'Armor bien plus tôt. Pour ses premiers voyages hors de l'Algérie, il avait choisi l'Europe, le sud de la France, Paris mais pas la Bretagne. Il a fallu le double patronage de Jean Grenier et de Louis Guilloux, eux-mêmes déjà amis, pour qu'il trouve, à 33 ans, l'impulsion nécessaire à se déplacer dans une région qu'il considérait comme triste et brumeuse.

La correspondance entre Camus et Guilloux garde en creux la trace de cet événement qui, sur le moment, ne semble guère avoir ému Camus. Ainsi, sa lettre de remerciement du 17 septembre 1947 à son ami breton n'évoque nullement la visite au cimetière Saint-Michel (p. 102). Ce voyage se retrouvera pourtant un jour sous sa plume. Le souvenir du périple resurgit dès le chapitre 2 de la première partie du *Premier Homme* et est repris, comme en écho, dans le chapitre 7 consacré à Mondovi et à la colonisation. La version de la visite au cimetière, telle qu'elle est narrée dans *Le Premier Homme*, s'éloigne légèrement du voyage réel. Dans le texte, la démarche est présentée comme un véritable pèlerinage sur la tombe sacrée d'un soldat mort au champ d'honneur, engagé à la demande de la mère. Jacques Cormery, le narrateur alter ego de Camus, prend seul le train en direction de Saint-Brieuc. Une fois sur place, il peine à éprouver des sentiments. Mais la contemplation de la pierre tombale provoque en lui le déclic nécessaire pour entamer une

enquête mémorielle en Algérie. Le narrateur se dit que des traces de son père doivent encore subsister de l'autre côté de la Méditerranée. La quête de soi du narrateur le conduit donc de Saint-Brieuc en Algérie alors que, dans la réalité, le chemin a été inverse, menant d'abord Camus d'Alger vers la France puis vers la Bretagne.

Lancée en 1947 par un jeune écrivain pas encore nobélisé, la recherche du père a pris tout son sens seulement au moment de la rédaction du *Premier Homme*, c'est-à-dire en 1959, au moment où la guerre d'Algérie inquiétait Camus et où il cherchait dans le passé des réponses pour lui et à l'intention de ses lecteurs. Dans *Le Premier Homme*, le narrateur, qui se confond largement avec l'auteur malgré des différences mineures, est conduit à souligner l'absurdité du destin de son père, mort et enterré au tout début d'une guerre sanglante, loin de chez lui et des siens. C'est ainsi, grâce au texte autobiographique posthume de son fils, que Lucien Camus a finalement pu trouver sa place dans l'histoire des hommes.

L'entourage de Camus semble avoir été plus conscient que lui de l'importance symbolique de la tombe de son père. À preuve, ses amis s'en préoccupaient avant même que l'écrivain se rende lui-même à Saint-Brieuc. En effet, le 29 avril 1945, antérieurement à la rencontre entre Camus et Guilloux datée de l'été 1945, Jean Grenier avait écrit à Guilloux pour lui demander de vérifier l'état de la tombe de Lucien Camus (p. 200). C'est un signe que la Seconde Guerre mondiale avait ravivé un sentiment de respect sacré envers les morts de 1914. On peut imaginer la pression sociale exercée sur le fils de Lucien Camus pour qu'il se rende enfin sur sa tombe. La quête individuelle de l'écrivain s'inscrit d'emblée dans une démarche collective de respect pour les morts au combat. À noter que la tombe de Lucien Camus continuera d'avoir un rôle symbolique aux yeux des amis de Camus encore après la mort de l'écrivain : ainsi une

---

<sup>2</sup>Albert Camus, *Le Premier Homme*, Gallimard, 1994, p. 62. Les renvois aux pages de ce texte seront désormais intégrés au texte de l'article.

plaque a-t-elle été apposée en janvier 1962 sur la pierre tombale pour signaler la parenté de Lucien Camus avec le prix Nobel (p. 230).

Cette tombe, celle du père de Camus a fini par préfigurer celle d'Albert Camus, au terme d'un processus de long terme. Depuis que le diagnostic de tuberculose a été posé sur son cas à partir de ses 17 ans, la mort est devenue pour lui un horizon de moins en moins abstrait et lointain. Des rechutes de la tuberculose et des crises d'étouffement ne lui laissaient guère la faculté d'oublier sa condition de malade en sursis. C'est pourquoi il est significatif pour le narrateur du *Premier Homme* de calculer l'âge de son père le jour de sa mort et de le comparer au sien : « L'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui » (p. 29). Par rapport à son père, Jacques Cormery apparaît déjà comme un survivant.

Peu de temps après sa visite à Saint-Brieuc, Camus a pu, à son tour, accueillir Guilloux dans son pays natal. L'amitié entre les deux écrivains a trouvé là l'occasion de s'approfondir. Guilloux a en effet été invité à participer aux « Rencontres de Sidi-Madani » organisées par Charles Aguesse entre janvier et mars 1948. Camus, lui-même présent en Algérie, y a retrouvé son ami durant la première quinzaine de mars. Il a détaillé cet épisode dans sa correspondance avec Jean Grenier<sup>3</sup>. C'était son tour, de faire découvrir son pays natal à son ami briochin ! Certain de sa bienveillance, il a présenté Guilloux à sa mère, une femme simple et illettrée. Or, il n'était pas dans ses habitudes de faire pénétrer ses amis écrivains dans le foyer de sa mère. C'est significatif de la connivence entre les deux hommes. Entamée à Saint-Brieuc, la réhabilitation du père s'est en quelque sorte symboliquement poursuivie avec la visite de l'ami breton à Belcourt. Ni Saint-Brieuc, ni Sidi-Madani n'ont été, sur le moment, des éléments déclencheurs suffisants : une dizaine d'années s'est encore écoulée avant le passage à la rédaction. Mais sous la double pression de

l'urgence politique et de sa déstabilisation provoquée par le Nobel, Camus s'est senti motivé pour convoquer ses souvenirs et rédiger *Le Premier Homme*.

### Réflexions sur la mission de l'écrivain responsable

Entre 1944 et 1958, Roger Martin du Gard et Camus ont entretenu une correspondance nourrie et affectueuse. Avant même de se connaître, les deux auteurs se sentaient déjà intimes, tant ils évoluaient dans les mêmes cercles. Comme on le sait, Martin du Gard aimait Gide d'une affection fraternelle. Sans être aussi ami avec l'auteur des *Faux-Monnayeurs* que lui, Camus a fréquenté ses proches : Pierre Herbart et Elisabeth Van Rysselberghe. Gaston Gallimard, leur éditeur commun, était entre eux un lien supplémentaire, professionnel cette fois. Après leur rencontre située à la fin de la guerre, une connivence telle qu'il s'en établit parfois entre un père et un fils, a décidé de l'intrication du destin des deux auteurs pendant plus de dix ans. C'est comme si Camus avait pressenti qu'un jour, il aurait à bénéficier de la protection d'un mentor, lorsque le prix Nobel lui serait décerné en 1957, vingt ans après Martin du Gard. Les cérémonies du Nobel, très ritualisées, exigent en effet les conseils aussi bien pratiques que littéraires d'un guide. Camus, peu enclin à porter l'habit ou à discourir devant un roi s'est trouvé bien aise de ses échanges teintés d'humour avec son prédécesseur.

À la lecture de cette correspondance, on perçoit l'inquiétude qui saisit immédiatement Camus à l'annonce de son prix. De fait, son Nobel a déclenché de telles polémiques, littéraires mais aussi politiques, qu'il a apprécié être soutenu dans cette aventure. Certains sont allés jusqu'à feindre de croire qu'au motif qu'il avait été couronné du Nobel, son œuvre était terminée. Cette mise en cause de son talent a provoqué en Camus le besoin, non de se justifier, mais de

---

<sup>3</sup> Albert Camus et Jean Grenier, *Correspondance 1932-1960*, avertissement et notes de Marguerite Dobrenn, Gallimard, 1981, p. 143-145.

contextualiser son parcours en remontant à son enfance et à ses années de formation. Le prix a encouragé chez lui la pulsion autobiographique pour rectifier son image – comme une sorte de mise au point. Martin du Gard avait d’ailleurs, en quelque sorte, montré la voie à Camus en lui communiquant ses propres souvenirs intimes relatifs à son voyage à Stockholm. Ces notes étant alors secrètes, Martin du Gard manifestait une grande confiance en son ami en lui permettant de les lire. En véritable diariste, Martin du Gard n’a pas hésité longtemps à se montrer à « visage découvert » face à Camus<sup>4</sup>. La lecture de ces écrits, très personnels, a profité à Camus : il a compris à quel point un récit autobiographique pourrait aider les lecteurs à stabiliser son image. Si comme beaucoup de critiques le disaient, le jury du prix Nobel avait couronné une œuvre trop peu fournie, *Le Premier Homme* viendrait corriger ce sentiment d’incomplétude. Et il trouverait là l’occasion de rendre hommage à son père biologique tout comme aux pères de substitution qui, chacun à sa manière, l’ont aidé à devenir lauréat du Nobel.

Le premier des pères de substitution de Camus était Louis Germain, son ancien instituteur, personnage important du *Premier Homme*, présenté sous l’identité de Monsieur Bernard. En signe de reconnaissance, les discours de Suède prononcés à l’occasion du Nobel lui sont dédiés. Mais une dédicace spéciale à Martin du Gard aurait été également méritée tant l’auteur des *Thibault* a partagé avec Camus son expérience passée de lauréat. Dans sa lettre du 23 novembre 1957, Martin du Gard offre de précieux conseils à Camus sur le discours officiel qu’il prononcerait devant le roi. Il s’efforce notamment de lui faire prendre conscience de l’attente de ses contemporains :

---

<sup>4</sup> On trouvera ces notes dans *Journal III* de Roger Martin du Gard, Paris, Gallimard, 1993, p. 91 à 122.

<sup>5</sup> Albert Camus et Roger Martin du Gard, *Correspondance 1944-1958*, édition établie par Claude Sicard, Gallimard, 2013, p. 154. Les renvois aux pages de cette correspondance seront désormais intégrés au texte de l’article.

<sup>6</sup> Quelques lignes présentées sous le titre « Enfance pauvre » apparaissent au moins à trois reprises dans

« Mais, *un type comme vous*, qui a cette occasion de s’adresser à un public international, *se doit*, à mon avis, de faire une déclaration importante, substantielle, significative, et qui fasse date. »<sup>5</sup> De généreux conseils d’un écrivain, aussi reconnu que Martin du Gard, ont beaucoup conforté Camus dans sa conception de la mission de l’écrivain.

Ainsi, peut-être que sans le Nobel, *Le Premier Homme* n’aurait pas pris la forme précise qu’on lui connaît. Si Camus a posé les jalons du *Premier Homme* bien avant le Nobel – puisqu’on trouve dans ses carnets des projets évoquant son enfance pauvre dès 1942 – l’orientation intime du texte s’explique également par les jalousies déclenchées au moment du prix, qu’il s’est agi pour lui de désamorcer<sup>6</sup>. Et dans cette tâche, Roger Martin du Gard a été l’éclaireur qui a poussé l’option autobiographique.

### **Le rythme de l’écriture et l’avancée du manuscrit**

La publication de la correspondance de Camus avec Maria Casarès, actrice avec laquelle l’écrivain a entretenu une longue liaison à éclipses, a été un événement littéraire par sa qualité mais aussi parce qu’elle permet de pénétrer dans l’intimité de l’écrivain<sup>7</sup>. Cet ensemble exceptionnel de lettres par la richesse de son contenu s’inscrit en léger décalage par rapport aux deux précédentes correspondances. Casarès n’était pas une collègue écrivaine mais elle constituait pour l’écrivain une sorte d’ancrage dans une vie sentimentale agitée. Sincère et loyal, tel apparaît Camus aux yeux de Casarès et tel apparaît aussi le narrateur du *Premier Homme* aux yeux du lecteur. Camus correspondait avec l’actrice lorsqu’elle se trouvait en tournée ou

*Carnets II janvier 1942-mars 1951*, Gallimard, 1964, p. 41, p. 62 et p. 177.

<sup>7</sup> Albert Camus et Maria Casarès, *Correspondance 1944-1959*, édition établie par Béatrice Vaillant, avant-propos de Catherine Camus, Gallimard, 2017. Les renvois aux pages de cette correspondance seront désormais intégrés au texte de l’article.

quand lui-même quittait Paris, notamment pour Lourmarin. Les échanges nourris entre les deux amants permettent de suivre la chronologie de l'écriture du manuscrit.

Comme Albert Camus, Maria Casarès était une exilée dont les premiers temps en France ont été éprouvants. Elle n'a dû qu'à son talent de comédienne sa réussite professionnelle et son intégration en France. Pourtant, elle était née dans une famille de la grande bourgeoisie et son père, Santiago Casarès Quiroga, avait été ministre dans le gouvernement de la Seconde République. Contrainte à quitter l'Espagne en guerre en 1936 accompagnée de sa mère, elle a subi les difficultés matérielles de tous les réfugiés. Sans avoir connu la misère comme Guilloux, elle approuvait le tropisme de son amant en faveur des plus humbles.

Dès le 18 octobre 1953, Camus a commencé à évoquer le manuscrit du *Premier homme* dans ses lettres à Maria : « Ah ! La nuit dernière, insomniause, je me suis relevé à 4 heures pour travailler. Devine quoi ? au plan de mon futur roman » (p. 937). Mais c'est seulement à partir de 1959 que les références à son projet en cours s'accumulent. A cette époque, il présente son œuvre comme *un roman* qui l'angoisse (p. 1171). Comme souvent, l'écrivain doute de lui et de ses capacités d'auteur. Sans jamais expliciter le contenu de son manuscrit, l'écrivain informe pourtant sa correspondante de ses progrès. « À part ça, je continue de travailler, j'avance parfois très vite, parfois lentement, mais j'avance », écrit Camus le 25 novembre 1959 (p. 1249). De son côté, par discrétion sans doute, elle ne l'interroge jamais sur son nouveau livre. Elle se contente de l'encourager dans ses efforts même si elle doit patienter plus longtemps avant qu'il rentre à Paris. D'instinct, l'actrice a compris l'importance du *Premier Homme* dans la carrière de Camus.

De fait, le plus souvent possible, Camus se retire alors à Lourmarin pour se consacrer à « son travail » et « gratter du papier » (p. 1248). La plupart du temps, ses

lettres évoquent l'écriture du *Premier Homme* en concurrence avec son occupation parallèle de dramaturge. Dans la dernière année de son existence en effet, Camus était très occupé par son activité théâtrale. Dans sa biographie sur Camus, Olivier Todd signale que l'écrivain avait, juste avant sa mort, une deuxième carrière théâtrale devant lui<sup>8</sup>. Les nombreux dialogues du *Premier Homme* conservent d'ailleurs la trace de l'atmosphère théâtrale dans laquelle ils ont été conçus. Ainsi en est-il du long dialogue entre le narrateur et Malan/Jean Grenier (chapitre 3 de la première partie). Car Camus s'acquitte de sa tâche en professionnel de l'écriture théâtrale autant que narrative : il inclut dans son manuscrit la somme de ses convictions, de ses savoirs techniques, et de ses connaissances artistiques.

Ce nouveau manuscrit désarçonne pourtant cet auteur chevronné. Il éprouve d'abord des difficultés à le classer. Il va jusqu'à le qualifier de « monstre » comme s'il lui échappait en partie (p. 1254). Ensuite, le manuscrit est destiné à enfler puisque Camus envisage un livre d'au moins 500 ou 600 pages dont il compte achever le premier jet avant juin 1960 (p. 1257). Enfin il prend progressivement conscience de la part autobiographique de son texte. Le 25 novembre 1959, il précise qu'il s'appuie sur « la mémoire du détail » (p. 1250). Un tel aveu tend à souligner la dimension personnelle du texte. Il ne s'agit certes pas d'une totale nouveauté dans son œuvre puisque *L'Envers et l'Endroit* (1937), recueil d'essais écrits au temps de sa jeunesse était déjà teinté d'autobiographie. Mais en dehors de ses habitudes d'épistolier, Camus avait abandonné l'autobiographie depuis ses succès comme romancier ou comme dramaturge.

Le contexte de cette correspondance entre deux amants sincères est particulièrement approprié à l'évocation d'un travail d'écriture d'un nouveau type, inspiré de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Francine Camus, l'épouse de Camus se montre peut-être moins patiente et moins compréhensive à son égard. Le 8 juillet 1958, il révèle qu'elle lui a

<sup>8</sup> Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, 1996, p. 740

laissé une lettre de conseils « d'où il ressortait que ce qu'il me manquait pour écrire un vrai et grand roman c'est d'accéder à l'ordre de la charité et de l'amour » (p. 1171). Ces reproches implicites ne sont pas faits pour stimuler l'écrivain. A l'inverse, Maria est une artiste qui a l'habitude de côtoyer des auteurs. Elle n'aurait jamais commis la faute de prétendre donner des leçons de morale ou de littérature à son amant. Camus peut donc lui avouer librement ses angoisses de créateur mais aussi ses progrès, sans appréhender des conseils malvenus. Il avait en tête un calendrier assez précis de son travail d'écriture à venir. Dans sa lettre du 28 novembre 1959, un peu plus d'un mois avant son accident fatal, il lui annonce avoir terminé « un tiers à peu près de l'ensemble » (p. 1251). Et en décembre 1959, dans l'une de ses dernières lettres, il prévoit « deux séances d'écriture à Lourmarin entre janvier et juin » (p. 1257).

Tout en travaillant au manuscrit du *Premier Homme*, Camus s'est trouvé engagé

dans un processus à la fois littéraire, psychologique et politique qui l'a encouragé au dévoilement de son propre passé et de celui de sa famille. L'infléchissement a été progressif et s'explique par le contexte dans lequel *Le Premier Homme* a été écrit. Car si l'auteur travaillait à son manuscrit dans la solitude de son cabinet, son entourage professionnel ou amical maintenait le contact avec lui grâce à des échanges de lettres fournis. Et Camus était très attentif à maintenir ces interactions avec ses correspondants. Ajouté à l'influence de ses proches, le désir de se justifier, voire d'être réhabilité aux yeux de ses critiques les plus virulents, a lentement conduit Camus vers l'autobiographie. De son aveu même, il manquait fin 1959 les trois quarts des pages au livre dont il avait le plan en tête. Gageons que s'il avait été achevé, sa part romanesque se serait trouvée réduite au bénéfice du souvenir personnel.

## Camus et les objecteurs de conscience

François Bogliolo, dont la caverne aux trésors est sans fond, m'a généreusement communiqué une collection de numéros de *Liberté*, « hebdomadaire de la paix paraissant le vendredi », du n° 1 (31 janvier 1958) au n° 24 (11 juillet 1958). Le statut des objecteurs de conscience fut la préoccupation principale de cette éphémère publication, ouverte au demeurant à l'actualité théâtrale et cinématographique de l'époque. À l'occasion de la reprise de *Caligula* au Nouveau Théâtre de Paris, on lit dans le n° 3 (14 février) un texte de Camus intitulé « Concernant *Caligula* », reproduction du « Programme pour le nouveau théâtre » (voir *OC*, t. I, p. 451) qui reprenait lui-même une partie de la « Préface à l'édition américaine de *Caligula and three other plays* » (*ibid.*, p. 446-450). Camus écrit cette fois « Caligula, prince aimable » au lieu de « Caligula, prince relativement aimable... », signe qu'il a revu son texte avant de le donner au journal, mais il a conservé l'étonnante expression « Caligula apparaît comme un innocent vêtu de lin candide » au lieu de « vêtu de probité candide et de lin blanc » (Victor Hugo, *Booz endormi*), raccourci qui change un zeugma en une hypallage.

Plus intéressante est la composition du Comité de patronage de « Secours aux objecteurs de conscience », publiée dans le n° 1, qui appelle à soutenir les 90 personnes emprisonnées pour avoir refusé de faire la guerre en Algérie. Les membres de ce comité sont André Breton, Ch.-Aug. Bontemps, Bernard Buffet, Albert Camus, Jean Cocteau, Jean Giono, Lanza del Vasto, Henri Monier, l'abbé Pierre, Paul Rassinier, le pasteur Roser et Robert Treno. Camus donne ainsi sa caution à une publication qui va dénoncer le coût de la guerre en Algérie (21 mars), appeler à la grève pour contraindre le gouvernement à faire la paix (4 avril) et prendre la défense de Djamilia Bouhired (11 avril). Dans le n° 24 (11 juillet 1958), au terme d'une lettre ouverte intitulée « Un compagnon du général de Gaulle réclame la libération des objecteurs de conscience », Pierre Ovaldé souligne que figurent dans le Comité pour la reconnaissance légale de l'objection de conscience « des hommes aussi éminents que l'abbé Pierre, Albert Camus, etc. ». Alors qu'il était loin d'être hostile à la présence militaire française en Algérie (ne serait-ce que pour y assurer la sécurité des Européens), Camus renouerait-il ici, aux côtés de Giono, avec son pacifisme d'avant 1939 ? Il témoigne seulement de sa solidarité avec des hommes de bonne foi qui ont sacrifié leur liberté pour une cause différente de la sienne. C'est le même homme (la même conscience) qui condamne sans nuances le terrorisme et intervient discrètement en faveur de militants du FLN emprisonnés.

Pierre-Louis REY



## Parutions

### ➤ De Camus

- *L'Étranger* d'Albert Camus adapté en manga par Ryota Kurumado, traduit par Fabrice Buon, éd. Michel Lafon (Kazoku).

### ➤ Sur Camus

#### Livres :

- Christian Phéline, *L'Étranger en trois questions restées obscures*, Pézenas, Éditions Domens, 2023.
- Olivier Gloag, *Oublier Camus*, préface de Fredric Jameson, La Fabrique éditions, 2023.
- Christine Noël-Lemaire, *Camus pas à pas*, Ellipses, 2022. Livre électronique <https://www.editions-ellipses.fr/accueil/14462-camus-9782340071698.html>

#### Articles :

- Faris Lounis et Christian Phéline, « Camus a-t-il vraiment écrit qu'il fallait "fusiller Sartre" ? Pour en finir avec une rumeur sans fondement ». Cette tribune a d'abord été publiée le 4 janvier 2023 dans le quotidien algérien *Reporters*, puis, le 18 janvier, dans le magazine littéraire en ligne *Souffle inédit*, et, le 1<sup>er</sup> février, dans le quotidien en ligne *Le Matin d'Algérie*. Elle a été reprise, le 13 février 2023, dans un dossier "Du nouveau sur Albert Camus et l'autodétermination de l'Algérie" sur le site universitaire « Histoire coloniale et postcoloniale », accompagnée d'un texte de contextualisation historique « L'Algérie et le droit à l'autodétermination. Camus dans les trois derniers mois de sa vie ». Ce dossier est également disponible dans le blog Médiapart de l'historien Gilles Manceron.
- Christian Phéline, « La Crise de la tonnellerie algéroise dans "Les Muets" d'Albert Camus : ce que la fiction et l'histoire peuvent recevoir l'une de l'autre », actes du colloque "Penser la littérature pour mieux écrire l'histoire", Université de Montréal, avril 2022, *Post-Scriptum*, n° 34, 2023, en ligne.
- Faris Lounis, « Camus et l'Algérie. "Un humain avec ses hauts et ses bas" », recension de *Camus et le FLN* de Tarek Djerroud (Erick Bonnier / Tafat, 2022), *Orient XXI*, mai 2023.
- Charles Berling, « Camus m'a sauvé la vie », interview dans *Le Dauphiné libéré* du 19 juillet 2023, en lien avec ses lectures de Camus aux « Nuits de l'Enclave » (voir plus haut).
- Caroline Constant, « Maria Casarès-Albert Camus, la correspondance passionnée d'une liaison incandescente », *L'Humanité* du 24 juillet 2023 (dans une série « Les grands échanges épistolaires »).

- Marilyn Maeso, « Albert Camus. La passion de l'engagement », *L'Express* du 27 juillet 2023 (dans une série : « Ils ont fait *L'Express* »)
- Michel Winock, « Comment Camus a écrit *La Peste* ? » dans « La peste, itinéraire d'une tueuse », Revue *Histoire* n° 510, juillet-août 2023.
- Faris Lounis, « Trois angles morts dans la lecture de *L'Étranger* : discussion avec Christian Phéline » à propos de *L'Étranger en trois questions restées obscures*. Entretien en deux parties, paru dans *Le Matin d'Algérie* (2 et 3 juillet 2023), repris dans *Souffle inédit* (31 juillet et 31 août 2023).
- Rosa Moussaoui, « Telles deux hirondelles dans l'infini du ciel », René Char/Albert Camus, *L'Humanité* du 2 août 2023 (dans une série « Les grands échanges épistolaires ».)
- Eugénie Bastié, « Simone Weil et Albert Camus, le rendez-vous manqué », *Le Figaro*, 18 août 2023, *La vie incandescente d'une philosophe* (4/4).
- *Le Monde Libertaire*, « Oublier Gloag », 2 septembre 2023.

## ➤ Autour de Camus

### Livres :

- François Bogliolo, *Je suis l'homme de la draisine*, roman, Pézenas, Éditions Domens, mars 2023, 165 p.

### « Guerre d'Algérie » : une écriture de la mort et de la disparition

« ... de Dieu ! Le massacre du 16 avril 58 sur les hauts plateaux, qui donc l'a commis ? Vous aussi, vous voulez savoir ! Faire la lumière sur cette histoire de train, de draisine, d'une centaine de morts. ». Ce premier roman de François Bogliolo, que l'on connaît comme inquisiteur bibliographe, rejoint les meilleures fictions récentes sur la "guerre d'Algérie", tel *Des Hommes* de Laurent Mauvignier. Tout son art est de livrer, dès ses premiers mots, l'essentiel du drame destructeur dont le « Je » du titre fut tenu comme « seul coupable ». Soixante ans après les faits, le vieil homme rompt le silence depuis cet « *hosto* » où un tribunal militaire l'a enfermé à vie « avec les mabouls ». Mais la relation sans cesse différée de l'hécatombe finale fait que, comme l'écrit Pierre-Louis Rey, « *l'épisode tragique, au lieu d'être raconté, traverse tout le récit comme une onde de choc* ». « *Pourquoi les buter tous ?* », « *Disons, qu'aujourd'hui je le regrette.* », conclura tout au plus l'ancien soldat. Mais c'est sans rien céder de la rage qui dézingue encore tous ceux qui l'ont « *foutu là-dedans* ». Si bien que son « *gâchis* » individuel suffit à symboliser l'insoutenable entreprise dont il ne fut qu'un épisode « *somme toute banal* ». L'auteur le suggère aussi : « *Le rythme de la draisine aide à créer l'enchaînement, quelque peu absurde et fatal* » de cette guerre, telle qu'elle engagea toute une jeunesse dans un combat aussi vainement meurtrier, pour ensuite la laisser à sa seule culpabilité. Soucieux d'exprimer jusque dans la langue tout ce que « *cette histoire d'Algérie* » emporte « *de morts et de disparitions – d'individus, d'un lieu, d'une époque...* », Bogliolo aura inventé une voix sans pareille qui n'est qu'interpellation dévastatrice. En un temps où les survivants de cette « *génération algérienne* » n'accèdent souvent qu'à peine à la parole, cette fiction sans tabous sait ainsi en dire autant que bien des témoignages vécus.

Christian PHÉLINE

➤ Jean-Pierre Bénisti, *À propos de Camus, de Sénac et de l'Algérie. Souvenirs et réflexion*, L'Harmattan, 2023, 272 p.

À l'approche de son quatre-vingtième anniversaire, Jean-Pierre Bénisti publie ce recueil de souvenirs et réflexions écrits au fil des trois dernières décennies. Il assume les "quelques redites" qu'implique un tel exercice, et qui, à vrai dire, signalent plutôt l'unité du parcours que ces textes de facture diverse proposent à travers la vie intellectuelle, artistique et militante de l'Alger des années 1930 à 1960. Plusieurs études naguère parues dans *Présence d'Albert Camus* (sur le rapport de l'écrivain avec les architectes d'Alger), *Algérie Littérature Action* (avec des souvenirs sur Jean Sénac), ou *L'Ivrescq* (sur Edmond Charlot et les peintres) y voisinent avec des notes personnelles restées inédites, encore sur Sénac, sur Camus et les chansons ou sur la Trêve civile, toutes se nourrissant de ce côtoiement direct des sujets, des situations et des acteurs qui font tout l'intérêt documentaire des contributions de Jean-Pierre. Celui-ci s'était cependant jusqu'ici surtout manifesté par la ferveur avec laquelle il s'employait à perpétuer la mémoire de son père, le peintre et sculpteur Louis Bénisti, à valoriser son œuvre et à documenter à travers lui toute une sociabilité algéroise dominée par son amitié précoce avec Camus. Pour la première fois dans ce recueil, il livre un peu plus de ce que, sous ces auspices privilégiés, a pu être son propre cheminement vers l'âge d'homme à travers les fécondes et cahoteuses circonstances de l'Algérie qui précède et suit immédiatement la grande rupture de 1962. On y découvre ainsi un peu mieux les rapports que cet enfant unique eut avec ses parents, les péripéties d'une scolarité qui, entre Paris et Alger ont fait de lui un médecin, les réflexions politiques propres qu'il conduisit sur l'Algérie après la mort de Camus, son observation attentive des attentes et inquiétudes partageant les divers Européens libéraux restés à Alger à l'indépendance et dans les premières années qui suivent... Mentionnons aussi sa curiosité de jeune homme pour la poésie et la photographie qui à la fois éclaire le rapport personnel qu'il voulut établir avec Sénac, et qu'illustre au fil de ce recueil, toute une série de clichés noir et blanc qui, outre leur grande qualité, signent le rôle de ce témoin privilégié et aujourd'hui si précieux qu'il fut lui-même pour cette décennie charnière de l'histoire algéroise.

Christian PHÉLINE

➤ Vivien Matisson, *La Monstruosité du langage dans les récits après 1945*, Lettres Modernes Minard, Bibl. des Lettres Modernes 62, 2023. Il étudie en profondeur l'œuvre de Camus.

➤ Guy Dugas, *Un cri que le soleil dévore*, Le Seuil, 2023 (consacré à Sénac, mais il parle amplement de Camus).

➤ André Gide – Pierre Herbart – Élisabeth Van Rysselberghe, *Correspondance 1929-1951*, édition établie par Christine Latrouitte Armstrong et Pierre Masson, PUL, 2023.

### **Camus et Pierre Herbart**

Le numéro 15 (2023) de *Présence d'Albert Camus* donne à lire le Prière d'insérer écrit par Camus pour *L'Âge d'or*; roman de Pierre Herbart publié en 1953 chez Gallimard. Herbart (1903-1974), qui avait épousé en 1931 Élisabeth Van Rysselberghe, la fille d'André Gide, évoque dans ce roman ses amours homosexuelles. Souhaitant le soustraire aux « ricanements qui servent de contrechant, chez nous, aux choses de l'amour », Camus voit dans *L'Âge d'or* « un livre pur qu'on ne voudrait mettre qu'entre des mains nettes ». L'édition de la *Correspondance (1929-1951)* d'André Gide, Pierre

Herbart et Élisabeth Van Rysselberghe (établie par Christine Latrouitte Armstrong et Pierre Masson, Presses Universitaires de Lyon, 2023) apporte quelques compléments d'information aux liens qui unissaient les deux hommes. Camus avait connu Herbart en 1944 à l'occasion de son séjour chez Gide, rue Vaneau. Invité à rejoindre *Combat*, Herbart y aurait rédigé quelques éditoriaux. À Élisabeth, qui séjourne à Cabris, il écrit de Paris le 4 septembre 1945 :

Francine a accouché hier d'une fille et d'un garçon (adresse : clinique du Belvédère, rue du Belvédère, Boulogne). À midi, Camus m'a téléphoné et a passé l'appareil à Francine elle-même qui m'a dit quelques mots d'une voix un peu dolente – mais tout a bien marché – et ils sont heureux que les jumeaux soient « aussi dissemblables que possible ».

Lors d'un voyage en Afrique du Nord commencé en décembre 1946 et prolongé au printemps 1947 en Afrique Occidentale Française, Herbart se dit révolté par les injustices de la colonisation, comme il l'avait été quinze ans plus tôt en Indochine.

Je comprends que tous nos éminents africains – Camus, Amrouche et les autres – aient fichu le camp de leur sale pays,

écrit-il à Élisabeth, de Tunis, le 30 décembre 1946. S'il était révolté lui aussi par les injustices de la colonisation, ce n'est pas pour cette raison que Camus a quitté l'Algérie. Enfin, sur le point d'embarquer à Abidjan, Herbart prévient Élisabeth le 13 avril 1947 :

Ne t'inquiète pas trop de l'avenir, je crois que je vais pouvoir gagner de l'argent dès mon retour (j'écris aussi à Camus pour m'annoncer).

Depuis toujours, Herbart peine à joindre les deux bouts. Sans doute sa lettre d'Abidjan désigne-t-elle par « Camus » le directeur de la collection « Espoir », chez Gallimard. Gide, qui avait aidé Herbart autant qu'il avait pu, est décédé depuis deux ans quand paraît *L'Âge d'or*. Camus doit bien à Herbart quelques encouragements.

Pierre-Louis REY

➤ Jean-Pierre Castellani, *Corse-Algérie, Mémoires en partage suivies de Carnets algériens (1975-2020)*, avec une préface de Leïla Sebbar, Scudo éditions, 2023

« Sorte de récit autobiographique qui nous promène en toute liberté de la Corse à l'Algérie, de l'enfance à la maturité, des villages insulaires au soleil méditerranéen. [...] Avec cette interrogation principale : quand on appartient à deux pays, comment définir son identité ? [...] Au-dessus de toutes ces considérations sur des identités multiples, plane la figure inspirante d'Albert Camus ».

## Sociétés amies

### ➤ Centre Joë Bousquet et son temps

À la Maison des Mémoires – Maison Joë Bousquet (Carcassonne), l'association organise des rencontres et des expositions. Cet automne :

- Le 8 septembre 2023, « Espagnes imaginaires », récital de Naïma Chemoul (chant) accompagnée de Jean-Luc Amestoy (accordéon) et Jérémy Rollando (guitare)
- Le 9 septembre, « L'acte créateur », autour de la collection d'art brut d'Alain Bouillet (9 septembre-4 novembre)
- Le 30 septembre, présentation par Vicente Pradal des *Poèmes* de Gabriel Pradal Rodríguez, qu'il a traduits en français

Informations : [centrejoebousquet@wanadoo.fr](mailto:centrejoebousquet@wanadoo.fr)

### ➤ L'Association « Amitiés Internationales André Malraux »

Co-organise, avec le CEVIPOF (Centre de Recherches politiques de Sciences Po Paris), un colloque international « Malraux et la politique », les 23 et 24 novembre 2023, à Sciences Po – Paris et au Quai d'Orsay.

Voir le programme : <https://www.andremalraux.com/?p=10561>

